

5/2

BIBLIOTHÈQUE NIVELLE PALE
DU ...
Place Albert 1^{er}, 1
1400 NIVELLES

Brabant

BULLETIN D'INFORMATION
de la
Fédération Touristique de la Province de Brabant

MENSUEL

★

7^e Année

★

N° 2

★

FEVRIER

★

1955





Le Musée Communal de la Ville de Bruxelles

(Maison du Roi - Grand'Place)

par Andrée BRUNARD,
Conservateur du Musée Communal de la Ville de Bruxelles.

NOTRE Musée communal, musée d'histoire et d'archéologie locales, est l'expression de l'histoire de Bruxelles au cours des siècles.

Il occupe les vastes locaux de la Maison du Roi, monument historique, véritable châteaü richement et finement décoré, qui confère un cadre de choix aux collections qui y sont exposées.

A l'emplacement du bâtiment actuel s'élevait, aux XIII^e et XIV^e siècles, la Halle au Pain (Broodhuis) dont on ne connaît pas exactement l'aménagement primitif, et où les boulangers venaient installer leurs échoppes.

Au XV^e siècle, l'édifice fut désaffecté et le Duc y établit la Chambre des Tonlieux, le Tribunal de la Foresterie ainsi que les bureaux du receveur général du domaine en Brabant: une dénomination nouvelle, « Maison du Duc », se substitua à celle de « Halle au Pain ».

Reconstruite complètement au début du XVI^e siècle, sous le règne de Charles-Quint, elle prit alors le nom de « Maison du Roi », faisant ainsi allusion au titre de Roi d'Espagne, du Souverain.

De 1515 à 1532, les architectes de renom: Antoine Keldermans, de Malines, Louis Van Bodeghem et Henri Van Pede, tous deux de Bruxelles, construisirent le nouvel édifice en style gothique tertiaire. Endommagé considérablement, en 1695, par le bombardement du Maréchal de Villeroy, il fut restauré par Jean Cosyn, architecte de l'époque.

En 1767, une nouvelle restauration défigura complètement cette construction.

Sous le régime français, la « Maison du Roi » devint bien national, avec l'appellation « Maison du Peuple ». Plus tard, cédée à la ville, elle fut vendue par celle-ci, en 1811, au Marquis Arconati Visconti qui la revendit, en 1817, à Simon Prick dont la fille, femme du peintre Louis Gallait, la céda, à son tour, à la ville de Bruxelles, en 1860.

En fort mauvais état, le bâtiment fut démoli, en 1872, et reconstruit, de 1873 à 1895, sous la direction de l'architecte de la ville, Victor Jamaer, qui reconstitua la « Maison » du temps de Charles-Quint, en s'inspirant de la gravure attribuée à Jacques Callot, comme aussi de l'Hôtel de Ville d'Audenaerde édifié par Henri Van Pede.

Il compléta l'œuvre du XVI^e siècle, par le placement des galeries contre la façade et par l'édification de la tour, travaux déjà prévus lors de la construction de 1515, mais non exécutés jusqu'alors.

Une série d'élégantes statuettes, dues au talent des sculpteurs contemporains Desenfans, Dillens, Dubois, de Tombay et De Groot, enrichissent la nouvelle construction.

* * *

Le Musée communal — dont les collections content, aux générations nouvelles, l'histoire captivante, tant politique qu'artistique et artisanale, de notre belle cité — doit sa création à la générosité d'un mécène d'origine anglaise, John Waterloo Wilson, qui, en 1878, offrit à la ville de Bruxelles une collection de vingt-six tableaux anciens dus à des peintres flamands, français et hollandais, et qui furent momentanément exposés à l'Académie des Beaux-Arts. Ce grand ami de Bruxelles légua, en outre, à la ville, par testament du 14 avril 1881, une somme importante destinée à l'achat d'œuvres d'art.



Vestibule et palier vers la rue du Poivre.
(Photo Serghysels.)

Ces libéralités permirent au bourgmestre de l'époque, Charles Buls, de proposer, au Conseil communal, la création d'un musée historique local où seraient exposés des objets ayant trait au passé bruxellois ou de provenance bruxelloise. Présenté, le 10 mars 1884, le projet fut adopté, à l'unanimité, le 28 avril, de la même année.

Et, c'est ainsi que le premier musée fut inauguré, le 2 juin 1887. Les collections furent installées uniquement dans les salles du second étage de la « Maison du Roi », le rez-de-chaussée et le premier étage étant occupés, à ce moment, par les bureaux du service des finances de la ville.

Ces bureaux quittèrent les lieux, en 1927, et, dès lors, il fut décidé d'affecter l'entièreté du bâtiment au Musée communal. Fermé pour réorganisation et transformation, ce dernier fut rouvert le 4 juin 1935, année de l'exposition universelle de Bruxelles.

Cependant, notre Musée connut les tribulations nées des événements de 1940-1945 et dut, plusieurs fois, fermer ses portes, entre autres : en juin 1943, pour permettre aux bureaux des secrétariats communaux centralisés, du « Grand Bruxelles », de s'installer en la Maison du Roi; et, en 1944, après la libération de notre capitale, pour y voir fonctionner — et ce durant près de deux années — un Bureau de Recrutement de l'Armée.

Ce n'est que le 5 septembre 1947, que le Musée, après restauration et réaménagement, put, enfin, rouvrir définitivement ses portes.

* * *

Le Musée communal possède de nombreuses pièces de valeur, une documentation historique de tout premier ordre. Les deux retables bruxellois, les statues de prophètes, l'importante collection de faïences et de porcelaines de Bruxelles, en font essentiellement sa richesse et sa renommée; tandis que sa documentation iconographique en fait son intérêt scientifique.

Il ne nous serait pas possible, en ces quelques pages, de parler de tous les trésors renfermés en la Maison du Roi; nous nous arrêtons donc quelque peu aux points qui viennent d'être cités.

Commençons par le rez-de-chaussée où nous admirerons les retables. Le plus ancien, celui de la Vierge, date de la fin du XV^e siècle; sa facture naïve et fruste, œuvre d'atelier, faite, si l'on peut dire, en série et souvent destinée à l'exportation. Tandis que celui dit « de Saluces », du début du XVI^e siècle, est incontestablement une œuvre de valeur de notre école brabançonne. Il se compose de deux parties, l'une sculptée, l'autre peinte, racontant respectivement la vie de la Vierge et celle de Joseph; la première, de qualité supérieure à la seconde, porte, à plusieurs endroits, la mention « Bruesel », marque des artistes chargés de dorer et de polychromer les retables, ainsi que les armoiries



Salle des Prophètes — Salle du Saint-Michel.

de la famille italienne pour laquelle il avait été exécuté.

En passant par une salle consacrée à l'histoire du parc, ancien et moderne, nous verrons un salon contenant des vues, tableaux et gravures, de Bruxelles aux XVII^e et XVIII^e siècles. Et, nous arriverons ainsi à la salle des prophètes où nous nous attarderons quelque peu pour admirer les belles statuettes qui, jadis, ornaient le porche d'entrée de l'Hôtel de Ville et qui sont, pour l'histoire de l'art, d'un intérêt primordial. Elles sont attribuées à Claus Sluter, le grand artiste originaire de Hollande, ayant séjourné à Bruxelles, de 1370 à 1380, mais qui travailla surtout à Dijon où on le trouve en 1385; il devint le sculpteur attitré de Philippe le Hardi.

Sluter est l'auteur des figures qui ornent le célèbre puits de Moïse de la Chartreuse de Champmol, dont les prophètes de Bruxelles rappellent les caractéristiques par leurs attitudes et le drapé de leurs vêtements.

L'art de l'école bruxelloise de la seconde moitié du XIV^e siècle, au style ample et réaliste, d'une exceptionnelle puissance d'expression, se retrouve dans les statuettes de l'Hôtel de Ville; tandis que, dans les trois chapiteaux provenant de l'aile droite de l'édifice, datant d'environ 1450, nous voyons les



Porcelaine.

caractéristiques de l'art brabançon à sa maturité, différent de caractère, certes, mais toujours réaliste et dont les compositions, en s'animent, se dramatisent en des formes pittoresques, voire populaires, même satyriques, mais partant plus compréhensives.

Ces trois chapiteaux sont curieux et fort intéressants par leur décoration qui s'inspire de la dénomination d'anciennes maisons qui s'élevaient jadis sur l'emplacement de l'aile droite de l'Hôtel de Ville : le Papekelder, le Moor et le Scups'oel, et qui furent démolies pour permettre la construction de cette partie de l'édifice.

Après avoir parcouru la salle Saint-Michel, — où sont exposés des plans de la ville, montrant sa transformation depuis son origine jusqu'au XIX^e siècle, — nous nous intéresserons, dans la salle des corporations, aux belles mesures étalons des XV^e et XVI^e siècles.

Notre visite se poursuivra, au premier étage, où la salle des céramiques nous présente d'admirables productions de notre industrie de la faïence et de la porcelaine bruxelloises, des XVIII^e et XIX^e siècles.

Bruxelles fut, en effet, dès le XVIII^e siècle, un centre important de la céramique qui prit un essor magnifique, grâce aux Mombaers et aux Artoiset. La porcelaine, quoique jouissant d'une moins grande renommée, eut des manufactures célèbres : Monplaisir et Etterbeek; cependant, dès la seconde moitié

du XVIII^e siècle, sa production relèguera, au second plan, celle de la faïence et tiendra une place importante, digne de notre passé artistique.

Grâce au legs Evencpoel (1911), nous aurons le privilège de suivre, de vitrine en vitrine, toute l'histoire de la faïence bruxelloise, depuis ses origines encore obscures, avec Jacques Van den Haute et Jean Simonet, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, avec Mathieu Stevens.

Le véritable créateur des divers genres de faïence de Bruxelles, Philippe Mombaers, est aussi l'auteur de ces fameuses pièces de formes si caractéristiques, et dont le Musée possède des spécimens uniques, de toute beauté; nous regrettons de ne pouvoir les décrire ici, faute de place.

La porcelaine de Bruxelles, qui primitivement n'était représentée que par quelques pièces, de valeur certes, des manufactures de Monplaisir et d'Etterbeek, de Frédéric et Henri Faber, peut maintenant, grâce au legs Nicaise (1952), rivaliser d'attrait avec la faïence.

Et, nous pouvons également suivre son évolution, depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, — avec les manufactures célèbres de Monplaisir et Etterbeek, déjà citées, et les décorateurs de renom : Cretté, Neeles, Van Marcke, Panneel et Chappel, etc., — jusqu'à nos jours, avec Vermeren Coché.

Ensemble extraordinaire et qui, à lui seul, vaut la visite du Musée communal.

Mais, d'autres choses, fort intéressantes, restent à voir : les dentelles, les étains, les orfèvreries bruxelloises; les salles consacrées aux événements de la Révolution brabançonne, de la période française, du régime hollandais, de la Révolution de 1830.

Nous ne pouvons terminer cette rapide visite, sans aller admirer la garde-robe de Manneken-Pis, le « plus vieux bourgeois de Bruxelles », avec ses quelque cent et douze costumes et uniformes de tous pays, sans compter de nombreux attributs, diplômes et documents uniques.

* * *

Et, nous quitterons le Musée, non sans avoir gardé une impression de fierté, devant toutes ces collections qui nous ont fait revivre le passé glorieux de notre cité.

Mais, si nous avons pu, aussi, admirer des coins pittoresques, des perspectives riantes, des monuments grandioses, caractérisant le génie de nos ancêtres-artistes, nous devons déplorer, chaque jour davantage, la disparition de toutes ces belles choses, et leur remplacement par de larges avenues, rigides et froides, bordées de bâtiments imposants, uniformes et impersonnels, tributaires du modernisme et de l'urbanisme...

Nous aurons, sans doute, le regret de ce passé, plein de mystère et de douce quiétude, qui contraste singulièrement avec la vie « trépidante » et matérielle d'aujourd'hui.

Décembre 1954.

Notice sur le sous-sol archéologique de la Collégiale Sainte-Gertrude

La Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles qui est considérée, à juste titre, comme l'un des plus anciens et des plus intéressants monuments religieux d'art roman-mosan de Belgique et même d'Europe, a été incendiée, le 14 mai 1940, par les bombardements aériens de l'armée allemande.

A l'heure actuelle, elle est en bonne voie de restauration et l'on prévoit qu'elle pourra être remise au culte vers la fin de 1955.

Après les bombardements de mai 1940, lors du déblaiement des décombres, des vestiges carolingiens furent découverts, notamment les infrastructures d'un avant-corps antérieur à celui de l'église romane actuelle.

Le service des fouilles des Musées Royaux d'Art et d'Histoire fut alerté et, sous la conduite de son directeur, M. Jacques Breuer, différents sondages eurent lieu qui permi-

rent de constater l'existence d'ouvrages carolingiens et même mérovingiens.

Les travaux furent suspendus pour différentes raisons que l'on devine et ce n'est qu'au début de septembre 1951, après la mise sous toit définitive de l'édifice en cours de restauration, qu'ils purent être repris activement et d'une façon méthodique.

Des vestiges anciens, relatifs à deux édifices funéraires, respectivement des VII^e et IX^e siècles, furent mis

Le sous-sol archéologique est accessible au public moyennant une minime redevance nécessaire pour compenser les frais d'éclairage.

à jour avec leurs autels, tombeaux, sarcophages, urnes funéraires, etc...

Ces importantes découvertes justifiaient l'érection, sous la nef centrale de la Collégiale Sainte-Gertrude, d'un vaste sous-sol archéologique qui fut solennellement inauguré le 28 juin 1952 en présence du Nonce Apostolique, de plusieurs ministres, sénateurs, députés et des hautes personnalités religieuses, militaires et civiles.

Dès l'entrée du sous-sol se trouve le monument funéraire de Sainte Gertrude, Patronne de Nivelles, fille de Pepin le Vieux et d'Iduberge ou Ide son épouse qui fut la fondatrice du monastère de Nivelles.

Il fut bâti vers la fin du VII^e siècle par l'abbesse Agnès, troisième abbesse du monastère fondé par Sainte Ide et par Sainte Gertrude qui fut la première abbesse.

Le monument funéraire, avec

abside d'entrée vers l'est, comporte une tombe rectangulaire ayant contenu le corps de Sainte Gertrude et également un caveau à reliques où les ossements de la Sainte furent recueillis par la suite. (F. Lemaire, 1848, page 27.)

La tombe rectangulaire, après le déplacement des ossements de Sainte Gertrude par l'abbesse Agnès, servit de couche ou « lit de Sainte-Gertrude », autrement dit l'endroit où les fidèles venaient implorer la Sainte pour obtenir des grâces ou des guérisons.

Lorsque l'on foule aujourd'hui le sous-sol de la Collégiale, croyants et incroyants ne peuvent se dé-



Vue générale des fouilles. A l'avant plan le tombeau de Sainte Gertrude; à la partie médiane le grand autel carolingien.

(Photo Octave Sanspoux et Fils, Nivelles.)

fendre de l'impression inoubliable que l'âme éprouve en parcourant les lieux sacrés où a prié et été inhumée la bonne Sainte. « Elle bonne Sainte D'Gèdru » dont le souvenir ému est toujours, après treize siècles, si vivace à Nivelles.

On a constaté, dans le monument funéraire de Sainte-Gertrude, l'existence de pierres blanches de provenance étrangère et différentes de celles de l'endroit qui servirent à l'érection des édifices mérovingien et carolingien.

L'enlèvement d'un certain nombre d'entre elles a amené la découverte de fragments de sculptures qui ont pu être rassemblés et ont permis de reconstituer, en partie, un bas relief romain ou gallo-romain qui permet de croire à l'existence d'édifices antérieurs au VII^e siècle.

Un sondage pratiqué sous le monument funéraire a démontré qu'un mur ancien traversait en oblique l'angle nord-est de l'abside du monument et se prolongeait vers le mur nord de l'église romane actuelle.

On peut donc conclure qu'il existait à Nivelles avant le VII^e siècle des constructions provenant d'édifices détruits ou remplacés, d'origine inconnue probablement romaine ou gallo-romaine.

Le monument funéraire de Sainte Gertrude est bâti sur le chœur d'une église mérovingienne, également funéraire, dont on a découvert les murs extérieurs.

Cette église, à une seule nef, présente la forme d'un rectangle d'environ 38 mètres de longueur et 8 mètres de largeur dont l'axe est légèrement en oblique sur l'axe de l'église romane actuelle et dont le pavement en « béton romain gris » se trouve à environ 2,45 m. en dessous de celui de la dite église romane.

Entre les murs mérovingiens et romans on a décelé des vestiges des murs carolingiens avec continuation en négatif des parties absentes, ce qui a permis

d'établir de façon irréfutable la configuration de la seconde église de construction carolingienne du IX^e siècle.

Cette église carolingienne avait trois nefs et possédait un avant-corps plus petit mais de construction similaire à celui de l'église romane actuelle. Elle avait une longueur approximative de 75 mètres et une largeur d'environ 22 mètres, avec nef centrale de 10 mètres environ d'axe en axe des piliers.

On remarque de nombreux vestiges du pavement carolingien en « béton romain rouge » à environ 1,75 m. en dessous du pavement de l'église romane actuelle. Ce pavement est composé de tuileaux broyés, de sable, de grenailles et de chaux avec addition probable de farine de seigle comme liant.

Un premier autel carolingien avec marches se trouve à peu de distance du monument funéraire dont question ci-avant.

Entre le monument funéraire et l'autel carolingien des tombes mérovingiennes et carolingiennes ont été mises à jour. Les tombes mérovingiennes étaient vides, les corps ou ossements ayant probablement été enlevés lors de la construction de l'église carolingienne, mais la plupart des tombes carolingiennes contenaient des ossements humains présentant des squelettes complets qui n'ont pu être identifiés. Les tombes mérovingiennes sont celles non plafonnées du fond et les carolingiennes sont plafonnées immédiatement sous le pavement.

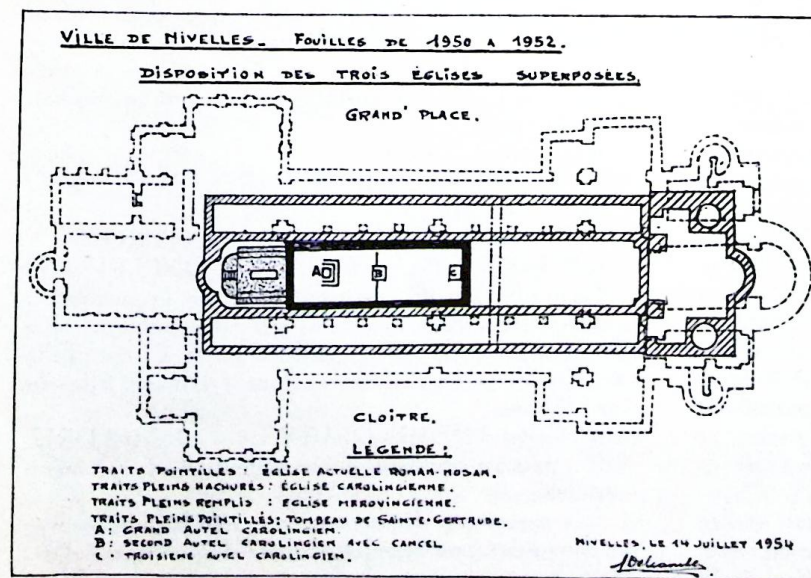
Une pierre placée dans le pavement de l'église romane actuelle, et dont les débris sont conservés à la Collégiale, portait l'inscription ci-après :

« CI-GIST TRES-HAUT ET TRES-UISSANT
» PRINCE DUC DE BRABANT, PEPIN I^{er}.
» PERE DE STE GERTRUDE, DECEDE LE
» 21 FEVRIER 646. OTHON DECEDE L'AN
» 1005, GERBERGHE, SA SCEUR, AYANT
» EPOUSE LAMBERT, COMTE DE MONS ET
» DE LOUVAIN, DECEDE L'AN
» 1016, ET LUI L'AN 1015, HENRI.
» PREMIER, FILS DU COMTE
» LAMBERT, L'AN 1058; LAM-
» BERT, SON FRERE, L'AN 1051;
» HENRI II, L'AN 1068, HENRI III,
» L'AN 1090 ET HENRI IV, L'AN
» 1095. »

Cette pierre se trouvait placée dans l'avant chœur de la Collégiale, immédiatement au-dessus de l'autel carolingien.

Il se pourrait que les tombes carolingiennes placées à l'entour de l'autel carolingien soient celles des personnages repris à l'inscription ci-avant.

Cette hypothèse est d'autant plus plausible que la tombe centrale placée à l'est sous l'autel carolingien était vide; or, nous savons que les ossements de Pepin le Vieux (dit de Lan-



den) se trouvent actuellement dans une châsse entreposée dans la sacristie de la Collégiale.

On peut supposer que lors de la construction de l'église carolingienne les ossements de Pepin le Vieux ont été exhumés de l'église mérovingienne et placés dans la tombe dont question ci-avant et par la suite repris pour être placés dans une châsse.

La tombe de gauche, immédiatement adjacente à celle dont question ci-avant, était également vide. Doit-on supposer qu'il s'agit de celle de Sainte Ide dont les restes sont également dans une autre châsse qui est aussi entreposée dans la sacristie de la Collégiale ?

Le personnage le plus important après Pepin le Vieux est Othon, décédé en l'an 1005; il s'agit, en l'occurrence, d'Othon III, duc de Lotharingie et dernier rejeton de Charlemagne.

Nous savons que Charlemagne et ses descendants étaient de très grande taille, or, un squelette d'un personnage de haute stature a été découvert dans la tombe centrale placée à l'ouest sous le grand autel carolingien.

S'agit-il d'Othon III ? Le mystère pourrait peut-être être éclairci par l'examen ostéologique des ossements qui se trouvent encore à l'Institut des Sciences Naturelles de Belgique.

A la partie médiane du sous-sol archéologique on a constaté l'existence d'un second autel en bois avec cancel et à l'extrémité ouest, à proximité du mur terminal de l'église mérovingienne, un troisième autel dont la base, parfaitement visible, est en moellons de grès analogues à ceux du premier autel.

A l'endroit de l'autel médian on remarque des traces d'un incendie qui a probablement détruit l'édifice entier tant il fut furieux.

S'agit-il de la destruction de l'église carolingienne par les Normands et relatée par F. Lemaire (1848, pages 36 et 37)?, suivant texte ci-après :

« CUSTA devint abbesse de Nivelles vers l'an 880.

» Le pays retentissait encore à cette époque du bruit des massacres et des dévastations des Normands.

» Les peuples étaient dans la désolation; Térouanne venait d'être réduite en cendres après avoir inutilement résisté aux barbares; la Ménapie était en feu et le pays des Nerviens était ravagé.

» L'hiver approchait; les Normands s'établissent à Gand pour y attendre une saison plus douce. Dès le mois de mars, impatients du repos et avides de butin, ils se remettent en marche. Ils remontent l'Escaut; tout fuit à leur approche, les malheureux qui tombent entre leurs mains sont aussitôt égorgés s'ils n'ont point d'or à offrir pour leur rançon; la ville de Tournai s'abîme dans les flammes et la dévastation s'étend bientôt des rives de l'Escaut jusqu'aux champs arrosés par la Sambre.

» Nivelles avait été jusqu'alors épargnée, et les pieux habitants de ce bourg pouvaient espérer que le ciel éloignerait d'eux le fléau qui désolait le

» pays, quand tout-à-coup retentit au sein de la bourgade un cri formidable : « Les Normands ! Les Normands ! » Nul ne pense à se défendre, tout fuit épouvanté et court demander un asile aux bois d'alentour.

» Les Normands arrivent et franchissent en riant la faible palissade de bois et de terre qui seule défendait l'entrée du bourg.

» En un instant tout est pillé, des enfants, des vieillards abandonnés dans leur demeure sont pitoyablement massacrés et les barbares chargés de butin ne se retirent qu'à la lueur des flammes qui dévoraient le bourg et l'abbaye.

» Lorsqu'ils se furent éloignés, l'abbesse Custa revint avec toutes les religieuses et s'appliqua courageusement à réparer le désastre. Non seulement elle donna ses soins à la restauration de l'abbaye, mais elle secourut avec une charité inépuisable les malheureux habitants de Nivelles.

» En 897 cette abbesse obtint de l'empereur Arnould une reconnaissance authentique et protection des biens de l'abbaye de Nivelles, situés en Allemagne et de ceux qu'elle possédait à Mons-treux. »

Dans l'entretemps, l'empereur Arnould avait détruit l'armée des Normands sur les rives de la Dyle, non loin de Louvain, en 892. Cette victoire avait mit fin aux malheurs dont ces barbares accablaient la Belgique.

Le pavement de l'église carolingienne a été prospecté et de nombreuses tombes ont été mises à jour, la plupart non identifiées.

Plusieurs de celles-ci ont cependant livré leur secret :

1° Celle d'ERMENTRUDIS fille de RENIER IV, comte de Hainaut et d'EDWIGE, fille du roi de France HUGUES CAPET, fondateur de la monarchie des Capétiens.

Les ossements découverts sont ceux d'un enfant d'environ deux ans, décédé vers l'an 1000 à 1015 et ont été identifiés par les inscriptions ci-après placée sur une petite croix en plomb qui se trouvait dans la tombe :

d'un côté :
VI : KL SEPTR : OBIIT ERMENTRUDIS XPO
de l'autre côté :

FILIA RENEIRI COMITIS MATERQ :
EIUS HATHVIDAN FILIA HUGONIS REGIS.

La traduction de ces inscriptions est la suivante :
Le sixième jour avant les calendes de septembre (26 août) décéda Ermentrude dans le Christ, Fille de Renier comte, sa mère étant Hedwige fille du roi Hugues.

2° Celle d'HEMELDRUDIS ou HILMELDRUDIS, personnage non encore identifié d'une façon certaine.

Les ossements découverts sont très bien conservés et constituent un squelette entier d'une femme d'environ trente-cinq ans et dont le nom a été établi par

des tuiles romaines trouvées dans la tombe et gravées aux inscriptions ci-après :

a) HEMELDRUDIS SEPULT en graffiti, soit : Sépulture d'Hémeldrude.

b) III KL IVL OB HILMELDRUDIS IN XPO, soit : Le troisième jour avant les calendes de juillet (29 juin) décéda Hilmeldrude dans le Christ.

On peut remarquer que pour établir la tombe d'Hémeldrude on a déplacé les ossements d'un personnage anonyme qui ont ensuite été replacés en tas à l'angle sud est de la tombe, ce qui fait supposer que ce déplacement a été effectué pour placer en ses lieu et place un défunt de haute lignée.

Des recherches effectuées à la Bibliothèque Royale on a pu constater que l'une des épouses de Charlemagne, du nom d'HILMILDRUDIS, a été répudiée et reléguée dans un monastère. S'agit-il du même personnage ???

On a découvert également des squelettes inclus dans les murs et parfois en partie écrasés sous ceux-ci.

Il s'agirait de personnages qui par esprit d'humilité se faisaient, selon une certaine coutume médiévale, inhumér de la sorte.

Une des trouvailles des plus importantes a été la découverte d'un sarcophage monolithe, datant de la fin du VII^e siècle ou début du VIII^e siècle, à la partie latérale nord du premier autel carolingien.

Il contenait les ossements incomplets de quatre individus (notamment trois crânes) dont certains paraissent avoir fait l'objet de prélèvements.

On a cru qu'il s'agissait des restes de Saint Feuillien, évêque de Fosses et confesseur de Sainte Gertrude ainsi que trois prêtres de son escorte assassinés dans le bois de SONEC (près du Rœux) par des brigands et que la Sainte avait inhumés dans l'église primitive de son monastère.

L'église de Fosses possédant les reliques de Saint Feuillien, une expertise a eu lieu le 14 mars 1952 et le procès-verbal dressé en accord avec les personnalités présentes déclare :

« L'examen des ossements provenant des reliques de Fosses n'a pas permis d'établir qu'une des piè-

» ces osseuses fût complémentaire au matériel ostéologique découvert dans le sarcophage ancien de la Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles.

» En conséquence, on peut considérer, dès à présent que les ossements de la Collégiale Sainte-Gertrude, et provenant du dit sarcophage, ne peuvent être identifiés par la confrontation avec les reliques de Fosses. »

Le mystère paraît difficilement être éclairci. Il ne faudrait cependant pas en conclure que les ossements de Nivelles ne peuvent appartenir à Saint Feuillien et à ses compagnons.

En effet, les ossements de Fosses sont eux-mêmes incomplets; certains d'entre eux ont été l'objet de prélèvements, d'autres sont assez mal conservés.

La confrontation des ossements n'a donc pu se réaliser que de façon partielle et imparfaite.

D'autre part certains détails troublants continuent à donner un appui sérieux à l'hypothèse envisagée par les Nivellois.

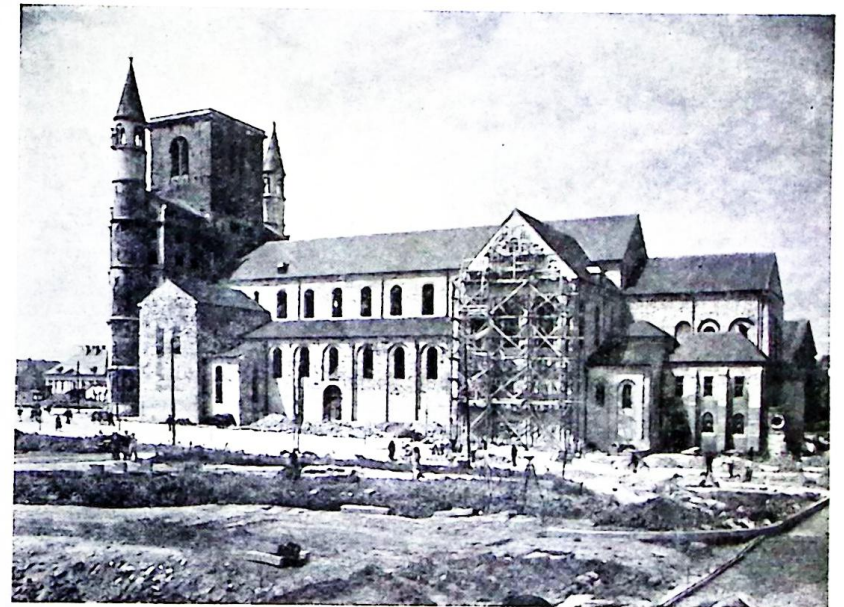
En effet, si l'on se réfère à la « Notice Historique sur Nivelles et ses Abbesses » de François LEMAIRE (F. CUISINAIRE, Imprimeur - Editeur, Nivelles - 1848), on y trouve la relation ci-après :

« Vers cette époque (650), Sainte Gertrude donna une priété qu'elle avait au pays de Fosses à Saint Foillan qui établit un monastère en cet endroit. Cet-

» te institution fut changée vers l'an 954 en un Chapitre qui subsista jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

» Saint Foillan était le confesseur de Ste Gertrude et demeurait pour cette raison ordinairement à Nivelles où il se livrait à l'instruction du peuple.

» Un jour désirant aller visiter son frère Ultan qui dirigeait le monastère de Fosses, il se mit en route accompagné de trois prêtres. Leur voyage fut d'abord heureux, mais arrivés dans la forêt de SONEC, ils s'égarèrent et tombèrent entre les mains d'une troupe de brigands qui désolaient alors le pays et les égorgèrent après les avoir entraînés dans une vallée appelée AMPOLINE, où se voyait



Vue longitudinale de la Collégiale Ste Gertrude en 1951 au cours de la restauration du pignon de St-Pierre. (Photo Octave Sanspoux et Fils, Nivelles.)

» encore un ancien autel consacré à une divinité du paganisme.

» Les brigands après avoir perpétré leur crime, cachèrent les quatre cadavres sous les ronces de la forêt. Rien ne semblait devoir trahir leur horrible secret. La solitude au milieu de laquelle l'attentat avait été commis, le soin qu'ils avaient pris d'en faire disparaître les traces, tout concourait à envelopper d'un voile épais les détails de ce drame effrayant.

» En effet les jours, les mois s'écoulaient, aucun bruit ne transpire et rien ne révèle le sort des malheureux missionnaires. Cependant leur absence prolongée finit par inspirer une inquiétude légère et vague d'abord, mais qui, allant toujours croissant se change bientôt en crainte. Ste Gertrude ordonne en conséquence à un messager de se rendre à Fosses et dans les lieux où le Saint a coutume d'aller. Nulle part on ne l'avait vu et tout ce que le messager apprit, c'est que le jour même où St Foillan avait quitté Nivelles, une colombe blanche et tachée de sang avait apparu à son frère Ul an.

» Ste Gertrude en recevant ces tristes nouvelles, se persuada que son confesseur avait péri en route, mais l'amitié sait toujours espérer et notre Sainte ordonna qu'on se mit à sa recherche. Avant d'entreprendre cette excursion qu'elle se disposait à diriger elle-même, elle commanda un jeûne général de trois jours et des prières publiques. Alors elle



NIVELLES : la Collégiale Ste Gertrude en voie de restauration.
(Photo Ooms.)

» se mit en marche avec tous les membres de son monastère, tout le clergé de l'église et la plupart des habitants de la bourgade.

» Le convoi se trouve bientôt engagé dans les profonds ravins qui servent de route à travers de vastes bruyères. Ça et là s'apercevaient quelques pauvres cabanes et des champs péniblement cultivés où l'on voyait se balancer de grêles épis à côté de grands et robustes genêts.

» A une lieue de Nivelles, sur le bord d'un ruisseau sans nom, apparaissaient quelques huttes agrestes au milieu de noirs bancs de rochers qui perçaient la plaine et semblaient attendre que l'industrie des hommes vint les arracher à leur obscurité.

» Le cortège dépasse cet endroit et va bientôt entrer dans les profondeurs de la forêt de Sonc. La plupart sont convaincus de l'inutilité des recherches; les plus hardis disent ouvertement que la démarche que l'on fait est vaine; car, avancent-ils, ou le Saint par quelque raison de conscience, a cru devoir s'éloigner secrètement, ou comme on le craint, il a été égorgé. Alors on n'en retrouvera plus rien, car les assassins auront caché son cadavre, ou s'ils l'ont abandonné dans la forêt, il aura été dévoré par les bêtes sauvages... »

» Ce raisonnement et d'autres pareils ébranlaient déjà la résolution de la troupe; quand tout-à-coup on aperçoit dans le ciel jusque là serein, s'agiter un nuage d'une blancheur éblouissante, insensiblement ce nuage grossit, s'allonge en cône, puis on le voit descendre vers la terre et s'arrêter au-dessus de la vallée d'Ampoline qu'il inonde de lumière. — Gertrude aussitôt a compris la volonté du Seigneur et pleine de foi, elle s'élance la première, à travers les ronces et les branches, vers l'endroit qui lui est miraculeusement indiqué. Tout son cortège la suit dans l'attente d'un événement extraordinaire : on avance avec ardeur; déjà l'on aperçoit une lueur étrange dans la profondeur de la forêt. — Un sentiment d'anxieuse angoisse serre tous les cœurs. Cette lumière surnaturelle éclaire-t-elle le cadavre de Saint Foillan, ou le nouveau lieu qu'il a choisi pour sa retraite ?...

» On était arrivé au bord du carrefour d'Ampoline. Ste Gertrude s'appête à y descendre, quand, sous les ronces qui en ferment l'entrée, elle aperçoit le cadavre sanglant ENCORE de son confesseur.

» Elle recule, saisie d'horreur et d'épouvante, un cri de douleur part de sa poitrine oppressée, mais bientôt s'armant de courage, elle retire des brossailles le cadavre du Saint et ceux de ses trois compagnons qui gisaient à ses côtés.

» Le nombre, la position de leurs blessures démontraient qu'ils avaient succombé après d'atroces souffrances; et l'on crut non sans raison, que les auteurs du crime, attachés encore à l'idolâtrie avaient tenté par la torture la religion de St Foillan, ainsi que de ses compagnons et les avaient fait

» mourir martyrs de la foi chrétienne. Leurs corps furent religieusement transportés à Nivelles et quelque temps après, les reliques de St Foillan enfermées dans une chasse précieuse furent transportées à Fosses. Plus tard une Chapelle commémorative fut élevée sur le lieu du crime et de nombreux pèlerinages la rendirent bientôt célèbre.

» Vers l'an 1135 enfin, des religieux de l'ordre de St Norbert y bâtirent un couvent que naguère encore on pouvait voir, non loin du Rœulx. »

Si l'on se réfère à la relation de F. Lemaire, nous pouvons considérer que Sainte Gertrude a ramené à Nivelles les corps de Saint Feuillien et de ses trois compagnons, où elle les a inhumés. Ce n'est que par la suite qu'elle a remis à Fosses « des reliques » du Saint.

Nous pouvons considérer également que Sainte Gertrude a placé dans le chœur de l'église primitive du monastère les corps des quatre martyrs. Or, nous savons que, par la suite, le chœur de l'église primitive a été transformé par l'abbesse Agnès pour l'établissement du monument funéraire de Sainte Gertrude.

Il s'ensuivrait qu'à cette occasion les restes de Saint Feuillien et de ses trois compagnons auraient été déplacés. C'est ce qui expliquerait la découverte d'un sarcophage du VII^e siècle placé dans la partie carolingienne postérieure, et également la présence dans celui-ci des ossements de quatre individus; trois de ceux-ci y auraient été déposés lors du déplacement du dit sarcophage.

Notre hypothèse est parfaitement plausible; peut-être qu'elle pourra, à l'avenir être confirmée ?

Un ossuaire a été édifié à la partie ouest du sous-sol archéologique pour recevoir les ossements épars retrouvés dans les parties mérovingienne, carolingienne et romane.

Certains ossements sont replacés dans leurs endroits respectifs, notamment ceux d'Ermentrude, d'Hemeldrude et du sarcophage, etc...

Différents objets présentant un caractère archéologique ont été trouvés au cours des fouilles, notamment, outre ceux décrits plus avant :

Un stylet mérovingien en bronze,

Quatre urnes funéraires, remplies de charbon de bois.

Un sarcophage monolithe, avec son couvercle, découvert dans la croisée du transept occidental en 1940, immédiatement après l'incendie de la Collégiale. Celui-ci, d'origine mérovingienne, contenait les ossements d'une abbesse non identifiée. Il sera placé ultérieurement dans le musée

qui sera aménagé dans la Collégiale, en même temps que tous les autres objets découverts au cours des fouilles.

Une cuvette romane brisée mais qui a pu être reconstituée presque en entier et constituant des fonts baptismaux,

Une dalle en terre cuite, engobée du lion brabançon, pièce romane du XIII^e siècle environ,

Colonnes, chapiteaux, socles et pierres diverses provenant de l'église carolingienne, etc...

De nouvelles fouilles, effectuées en décembre 1952, ont permis de constater que l'église carolingienne a été construite en deux phases différentes.

Elle avait initialement une longueur de 50 mètres environ et elle possédait un atrium vers l'ouest dont on a pu déceler les infrastructures. Par la suite, l'église fut prolongée jusqu'à 75 mètres environ et fut terminée à l'ouest par l'avant-corps carolingien dont les restes découverts en 1940 furent à la base des fouilles initiales.

Au cours de ces nouvelles fouilles on découvrit les traces d'un mur romain ou gallo-romain dans la nef à hauteur du pilier recevant la fameuse chaire de vérité de Laurent Delvaux « Le Christ et la Samaritaine ».

Comme, à la base de ce mur, il existait un tas d'ossements de volatiles, ne doit-on pas conclure qu'il s'agissait, en l'occurrence, d'une table d'augures ???

Un autre fait curieux est à signaler :

Les dimensions de l'atrium carolingien correspondent exactement à celles du pignon méridional de l'église romane actuelle dit : « Pignon de Saint-Pierre ». Or, l'église carolingienne était dédiée à Saint Pierre; si l'on examine le tympan du pignon de Saint-Pierre, on constate qu'il est d'origine carolingienne ou d'inspiration carolingienne.

On peut donc se demander si le tympan du pignon de Saint-Pierre n'a pas été récupéré par la suite pour être incorporé dans l'église romane actuelle ???; la même question peut se poser au sujet du portail dit : « Portail de Samson ».

C'est dans le but d'intéresser les lecteurs aux découvertes archéologiques de Nivelles que nous avons publié cette notice en qualité de témoin de tous les instants que durèrent les fouilles.

Nous formulons l'espoir que des chercheurs, plus qualifiés que nous, pourront y apporter les solutions aux problèmes qu'elle contient.

Nivelles, le 14 juillet 1954.

Georges DELCAMBE.

Midis du Tourisme



Tympan du grand portail de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.
(Copyright A.C.L.)

15 décembre :

L'ART BRABANÇON ET SON RAYONNEMENT, par M. André ROUSSEAU

Aujourd'hui vient prendre place dans la déjà très imposante cohorte de conférenciers qui se sont succédé à la tribune des Midis du Tourisme, un nouveau venu mais qui d'emblée aura recueilli les suffrages de l'auditoire. C'est M. Rousseau, pilote émérite, collaborateur aux grandes revues touristiques, il est, de par sa voix claire, son élocution précise et surtout l'élégance de son style, le conférencier idéal.

Après que M. Jules Janson l'eût présenté au public, M. Rousseau brosse un rapide tableau de l'ancien Duché de Brabant, car il est bien entendu que c'est de celui-ci qu'il entend parler et non pas seulement du territoire réduit aux limites de notre province actuelle. Il rappelle le rôle éminent joué par nos ducs, notamment Jean III, puis Jeanne et Wenceslas et ensuite par les Ducs de Bourgogne.

Il insiste sur le fait que le Duché comprendra bientôt Bruxelles comme capitale, Anvers, métropole commerciale, Malines, siège archiépiscopal et Louvain, ville intellectuelle.

C'est sur ce territoire que dès le XIV^e siècle va s'épanouir un art bien particulier, différent de l'art mosan et de l'art gothique de la vallée de l'Escaut. Dans ce Duché, plus puissant que les fiefs du Prince-Evêque de Liège

et du Comte de Flandre va se développer une architecture civile et religieuse aux caractéristiques très précises, architecture qui débordera les limites du Duché pour atteindre l'Artois, la Picardie et les confins de la Normandie.

Vu le temps restreint dont il dispose, M. Rousseau ne nous parlera que de l'art ogival et encore limité à l'architecture religieuse, si bien étudiée par l'abbé Thibaut de Maisières.

L'obscurité s'est faite et, aidé par une collection de diapositives particulièrement bien choisies, nous allons pouvoir toucher du doigt ce qui différencie l'art brabançon du gothique français aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de nos grandes églises.

M. Rousseau nous a promis un article pour notre bulletin dans lequel nos lecteurs trouveront tous les détails donnés pendant la conférence. Nous n'en dirons donc ici que quelques mots. Tandis que les cathédrales françaises ont généralement deux tours, nos églises brabançonnaises n'en auront qu'une, Sainte-Gudule

étant l'exception qui confirme la règle. Cette tour unique qui s'élèvera parfois jusqu'au ciel comme à Anvers, aura comme caractéristique un contrefort médian. Les bas-côtés montreront une série de petits pignons triangulaires et des toits à double pente.

Tandis que dans l'art français le tympan du portail est généralement divisé en bandes horizontales ce qui souvent gêne la bonne disposition des motifs sculpturaux qui l'ornent, dans l'art brabançon nous trouvons ce tympan divisé en niches verticales du plus heureux effet.

La grande rosace, orgueil des architectes français, est absente chez nous, le meneau central s'évase et forme ainsi deux baies à ogives.

A l'intérieur du temple, des différences profondes se constateront dans les colonnes, le triforium qui se réduit en Brabant à une simple galerie, les chapiteaux, le jubé très orné.

Mais de tout cela, M. Rousseau vous parlera mieux que nous. Disons cependant un mot de sa péroraison dans laquelle il nous donna un exemple de rayonnement de l'art brabançon au-delà de nos frontières. Il avait choisi pour cela ce joyau d'architecture qu'est l'église de Bourg-en-Bresse. Cette dentelle de pierre est l'œuvre de l'architecte flamand Van Boghem, qui l'édifia pour Marguerite d'Autriche et où nous retrouvons toutes les caractéristiques que le conférencier nous avait fait remarquer auparavant.

Cette leçon, car c'en est une, portera ses fruits. Chacun de nous dorénavant, lorsqu'il visitera une église, saura détailler les éléments qui en font une œuvre de beauté et ne se contentera pas d'une admiration globale et béate, ce dont de trop nombreux touristes se contentent.

Des applaudissements prolongés témoignent du vif intérêt suscité par cette très belle conférence. Nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper, que M. Rousseau reviendra à la tribune de la Fédération Touristique de la Province de Brabant.

20 décembre :

LES GILDES BRABANÇONNES D'ARCHERS ET D'ARBALETRIERS

par Dr J. VERBESSELT.

Ce Midi était le premier de la série en langue néerlandaise du cycle 54-55. L'honneur d'inaugurer cette série revenait à M. J. Verbesselt, Conservateur du Musée de Folklore du Cinquantenaire et président de la Société d'Histoire et d'Archéologie du Brabant flamand.

M. Janson présenta l'orateur et mit l'accent sur l'œuvre scientifique du folkloriste renommé.

M. Verbesselt qui va entretenir son public des gildes brabançonnaises déplore l'absence d'une étude d'ensemble sur le sujet. Les sociétés d'arbalétriers et d'archers sont encore nombreuses en Brabant. Elles sont pour la plupart des descendantes des gildes des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles.

L'orateur fit ressortir les caractéristiques de ces gildes qui sont avant tout l'esprit de clocher; l'élément familial et l'élément social, ce qui fait qu'aucune distinction de classe ou de rang n'entre en jeu.

Quand un de ces éléments disparaît, la gilde va vers son déclin. La dispersion des colliers, étendards, armes, etc... achetés par les musées a, aussi contribué à la disparition des gildes.

Après avoir parlé des différentes sortes de gildes, des armes utilisées, des groupes de jeunes, le conférencier conclut en exprimant sa satisfaction de constater le renouveau de plusieurs gildes qui organisent des concours, comme en témoignent les fêtes qui seront organisées en juin prochain à Wespelaer et Ninove.

M. Verbesselt est salué par de vifs applaudissements.

Cette fois les projections ont été remplacées par de belles et nombreuses photos appartenant au conférencier et que les auditeurs peuvent examiner à loisir, ce qu'ils font avec le plus vif intérêt.

Midis du Tourisme : Programme de février 1955

- 7 FLANERIE AUTOUR DE MA CAPITALE, par G. M. Matthijs.
- 14 LE BRABANT SOUS LE SOLEIL DE CHARLES-QUINT, par le comte Xavier Carton de Wiart.
- 21 LE TOURISME ET LA JEUNESSE, par M. Christian Briade.
- 28 ST-GENESIUS-RODE, par M. W. Savenberg.

10 janvier 1955 :

ENCORE BRUXELLES...

par M. Philippe SCHOTT.

En présentant M. Schott au public, M. J. Janson insiste sur le tempérament d'artiste du conférencier, sur son amour de sa bonne ville, sur son humour tendu et révolté à la fois.

M. Schott se défend d'être un conférencier et c'est juste car c'est un conteur, un merveilleux conteur. Il parle de sa maison, de ce qu'elle est, de ce qu'elle fut, et aussitôt on est conquis.

Ce cabaret où enfant il assistait aux parties de cartes des grands en mangeant un œuf dur ou une mastelle et en goûtant au verre de faro de ses parents, il le fait revivre pour nous.

Il s'attendrit en parlant du Christ qui orne le pignon de cette maison aujourd'hui muséifiée.

Et ainsi va-t-il nous conduire successivement à l'église de la Chapelle dont il nous rappellera les beautés et où il aura l'occasion tour à tour de s'attendrir et aussi de s'indigner de certaines déprédations. Nous irons avec lui rue Haute et rue aux Laines où Bruegel sera évoqué; aux Minimes, dont la procession voyait chaque année réapparaître le Marquis et la Marquise de la Boissière, bienfaiteurs des pauvres du quartier, vêtus de costumes Louis XV, et qui aujourd'hui sont au royaume des ombres ainsi que tous ces types bruxellois à jamais disparus : Mme Gaspard, Petite Fleur des Bois, Zot Louitje. M. Schott les fait surgir du néant pour la plus grande joie de l'auditoire et les remet dans leur boîte comme des pantins cassés.

C'est encore le Vieux Marché qui a connu ses plus belles heures et qui bientôt ne sera plus que la moitié de lui-même, l'autre moitié devant être convertie en parking. C'est la Grand-Place et son Hôtel de Ville, bientôt muni d'un carillon électronique hélas ! Et là encore M. Schott déplore l'absence d'un carillonneur vivant, de même qu'il fustigera, à juste titre, la surabondance de costumes dont il est devenu de mode d'affubler Manneken-Pis. Mais en guise de péroraison, il aura deux bonnes nouvelles à annoncer. Les désirs qu'il exprima l'an passé, sont devenus réalité. La Tour Noire sera un musée lapidaire et il en sera le Conservateur. La Maison de Bellone est offerte au Comité de l'Ommegang qui en fera un Musée folklorique bruxellois. Deux attraits nouveaux de ce vieux quartier de la rue de Flandre et de la place Ste-Catherine où dans les ruelles adjacentes se profilent ces délicieuses petites chapelles, souvenirs d'un autre âge.

Est-il besoin de dire que M. Ph. Schott connut un succès encore plus grand que lors des précédentes causeries ?

Philosophie du Tourisme

par le Docteur W. DULIERE. (Suite.)

PASSONS à d'autres séductions qui font l'attrait du tourisme. Nous avons vu que le *Petit Larousse*, après avoir parlé du plaisir, le présente aussi comme un sport : c'est, dit-il, un sport très agréable.

Mais qu'est-ce donc exactement qu'un sport, ce mot que nous employons sans cesse aujourd'hui ? Vous constaterez sans peine que, si vous invitez brusquement à le définir congrûment, vous plongerez le plus souvent dans un grand embarras. Mot d'origine anglaise, tout comme le mot *tourisme*, il s'en faut d'ailleurs de beaucoup qu'il ait gardé un même sens depuis son apparition. Le grand dictionnaire historique de la langue anglaise (dit « d'Oxford ») le voit naître vers l'an 1400, où il a le sens exclusif de *divertissement* et d'amusement, sans plus. En 1485, pour la première fois, il acquiert le sens plus spécifique de divertissement *en plein air*, mais il faut attendre jusqu'en 1812 pour qu'il désigne plus spécifiquement encore, comme pour nous, un *exercice physique méthodique en plein air*, avec divertissement.

On ne peut nier que certaines formes du tourisme ne soient très étroitement associées aux plaisirs du sport. Pensons, par exemple, à l'alpinisme et au ski, ou aux randonnées en canots, et l'on pourrait mentionner aussi le très antique plaisir de la chasse et de l'équitation, qui ont peut-être gardé les marques les plus nettes des anciens « privilèges », et n'oublions pas non plus le vieux plaisir de la pêche, beaucoup plus populaire et toujours pratiqué, qui évoque le sport quand il s'agit de la truite. Nos ancêtres connaissent le jeu de balle et du tir à l'arc qui, n'entraînant pas de déplacements notables, ne peuvent guère être envisagés quand on parle de tourisme. Car, si l'on pousse l'analyse, on s'aperçoit, évidemment que les notions de sport et de tourisme sont loin de se superposer toujours. Il peut même arriver que leurs intentions soient contradictoires : alors que le sport implique nécessairement une fatigue physique, une variété de tourisme très largement pratiquée vise au délassement par détente et repos, par ce qu'on appelle la « mise au vert ».

Qu'il soit à base d'activité physique ou de repos, le tourisme est aussi une *salubrité* et une *hygiène*. Le neurologue ne manque pas de se rappeler à point cette règle d'or qu'un déprimé grave doit être judicieusement déraciné de son ambiance devenue toxique et que cette ventilation par transfert peut parfois suffire à le rétablir.

Si leurs dons individuels sont éminents, il est arrivé à des neurasthéniques qui se sont abandon-

nés d'eux-mêmes à cette séduction des transferts, de transcender finalement l'humble portée des commodités personnelles et de devenir en fin de compte des explorateurs, des conquérants ou des fondateurs d'empires. José-Maria de Hérédia l'a dit incomparablement dans un de ses plus célèbres sonnets :

» Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal. »

Ainsi, sur des barques non pontées, les Normands avaient jadis couru les rives du monde à l'aventure vers plus de soleil et de richesses. Cela, c'est le *tourisme au degré héroïque*, celui de Stanley, enfant bagnard qui avait besoin de se laver de profonds malaises dans beaucoup d'air vierge, celui de ceux qui récemment, emportant leur oxygène sur le dos, ont foulé la cime de l'Everest. On attend l'exploit de ceux qui, fatigués de nos routines, partiront tôt ou tard vers la lune et les étoiles, laissant un nom qui tintera comme celui de Christophe Colomb dans la mémoire des hommes.

Mais revenons aux composantes plus communes de l'esprit touristique. Parlons d'un plaisir bien innocent et honorable qu'il assouvit. Quel est donc un



Dans le parc du domaine provincial à Huizinge¹¹.

des sentiments qui est le plus communément postulé chez le touriste ? Le *sens de la nature*, sans aucun doute.

Constatons combien il est malaisé d'analyser les éléments de ce plaisir. Pourquoi, si leurs antennes sont de structure suffisamment comparables, tel groupe d'humains convient-il qu'un paysage est si plaisant à voir ? Répondre que le charme provient d'un subtil arrangement des parties est une explication juste, sans aucun doute, mais sans portée, puisque c'est à tenter de préciser les composantes de cette

harmonie qu'on se perd aussitôt. Et d'ailleurs si quelqu'un n'était pas d'accord, que pourrait-on lui rétorquer, puisque la démonstration apodictique d'une Beauté est une chimère et qu'insister devant qui ne la sent pas n'est que cuistrerie. Car ce sens de la nature, comme le sens musical ou tout autre sens, peut faire défaut, et parfois chez le plus doué, et, d'autre part, on peut le voir persister chez de coriaces vieillards rompus aux roueries de la vie, même parfois s'ils sont cupides et avarés dans le train-train quotidien. (A suivre.)

CONTACTS

AVIS - CONCERTS - REDUCTIONS

En la salle des Concerts du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles :

a) **Mardi 1 février 1955, à 20 h. :**
Répétition Générale des Concerts d'Echange que des lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à La Haye et à Amsterdam.

Au programme : œuvres de Beethoven, Brahms, Poot, Bellini, Rossi, Fauré, De Boeck, Bernier, Defossez, Ysaye, etc.

b) **Mardi 8 février 1955, à 20 h. :**
Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire National de musique de Paris.

Au programme : œuvres de C. Franck, Tomasi, Caix d'Hervelois, Schubert, Ibert, Fauré, Lesur.

c) **Mardi 15 février 1955, à 20 h. :**
Répétition Générale des Concerts d'Echange que des lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à Venise, à Pesaro et à Rome.

Au programme : œuvres de Haendel, Ysaye, Marcello, Mozart, Rameau, Albeniz, Bartok, Debussy, Ravel, Danblon, Absil, Brahms, J. Jongen.

d) **Lundi 21 février 1955, à 20 h. :**
Répétition Générale du Concert d'Echange que des lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à Vienne.

Au programme : œuvres de Vieuxtemps.

e) **Mardi 1 mars 1955, à 20 h. :**

Soirée artistique consacrée à l'art dramatique français avec le concours de lauréats et d'élèves des classes de Mme Hélène LEFEVRE et M. André BERNIER.

Prix des places :

Dix (10) francs (au lieu de 20) par place et par soirée pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et leur famille.

Nouvelles Officielles : Monuments et sites classés.

Est classé comme site en raison de sa valeur esthétique et historique, le moulin seigneurial avec sa roue, enclavé dans le parc du Château des Comtes de Hornes à Braine-le-Château.

Est abrogé, l'arrêté du 29-10-42 portant classement comme monument du moulin à vent, dénommé « Luizenmolen » sis à Anderlecht, propriété de la commune.

Appel à nos Membres.

Le 30 avril prochain aura lieu le vernissage de l'Exposition « Nivelles » centre de gravité de l'exploration du « 5^{me} secteur » et prélude à une exposition du plus haut intérêt à Nivelles même.

Nous souvenant de l'accueil empressé que nous reçûmes de plusieurs membres, l'année dernière, nous nous permettons de renouveler notre demande en ce qui concerne le prêt de docu-

ments de tout genre : gravures, affiches, cartes, brochures, afin de donner encore plus d'attrait et d'intérêt à notre exposition. Inutile d'ajouter que les documents prêtés seraient l'objet de tous nos soins.

Disons encore que ces documents ne doivent pas se limiter à Nivelles seulement mais comprendre tout le secteur dont le territoire est situé entre les chaussées de Charleroi et de Mons (jusque Hal) puis celle d'Enghien jusqu'aux limites de la province. Nous y trouvons exactement : Nivelles, Braine-le-Château, Waterloo, Quenast, Rhode-St-Genèse, etc.

Un grand merci à tous ceux qui sont disposés à nous aider.

Au Palais des Beaux-Arts : L'Europe Humaniste.

La Fédération Touristique du Brabant est particulièrement heureuse du succès remporté par l'exposition L'Europe Humaniste. Cette manifestation d'art organisée par le Ministère de l'Instruction Publique et sous les auspices du Conseil de l'Europe comptera parmi les plus importantes.

L'affiche qui l'annonce reproduit les traits d'Erasmus, le prince des humanistes.

La Fédération Touristique du Brabant qui estime que le tourisme dans cette province qui groupe tant de villes d'art, de châteaux, d'abbayes, doit se tenir à un niveau culturel élevé, s'est placée, dès le début, sous l'égide de l'humanisme et de son porte-drapeau. Il n'est que de relire les programmes de nos « Midis » pour s'en persuader. La maison d'Erasmus à Anderlecht ne tend-elle pas, de plus en plus, à devenir un foyer intellectuel intense.

L'exposition des Beaux-Arts qui groupe dans tous les domaines tous les grands noms de la Renaissance est une synthèse. Chacun, selon ses goûts, y trouvera de quoi satisfaire son désir d'approfondir ses connaissances sur cette période unique dans notre civilisation occidentale.

Nous ne pouvons songer à dresser ici un palmarès. Que ce soit en peinture, en sculpture, en gravure et dessins, tout ce qu'un siècle groupe de noms illustres est ici représenté. Ajoutons y les livres, les manuscrits, les autographes, les instruments scientifiques et nous n'aurons encore qu'une faible idée de l'intérêt passionnant d'une telle exposition. Qui ne voudra aller passer quelques heures dans ce climat d'humanisme ?

Un superbe numéro spécial des Beaux-Arts constitue à la fois une préparation, un guide et un souvenir de l'exposition. Celle-ci sera encore ouverte durant tout le mois de février.

Les Processions et les Pèlerinages. (Manifestations de notre folklore par M. Tock et P. Schroeder.)

MM. Maurice Tock et Pierre Schroeder ont patiemment rassemblé les notes et les documents de l'ouvrage qui paraît aujourd'hui.

Il est une partie d'un ensemble beaucoup plus vaste et plus ambitieux qui n'a pas pu voir le jour. Tel qu'il est, il remplit une lacune et nombreux seront ceux qui désormais y puiseront des renseignements, des précisions, des détails jusqu'ici ignorés.

Les tables qui terminent le volume, établies avec grand soin, faciliteront les recherches : table des lieux cités, table des saints et des saintes, origine (légendaire ou historique), description des manifestations.

Reprenons la conclusion de la préface qui marque bien la portée de l'ouvrage.

... « Mais quelle curieuse succession de Saints étranges dont beaucoup sont tombés dans l'oubli et dont le martyrologe lui-même ne parle presque pas ! N'est-il pas beaucoup de Belges qui ignorent le culte qu'on a gardé en l'une ou l'autre de nos régions, à des Saints Chrysole, Erasme, Idesbald, Mort, Gangulphe, Véron, Maur, à des Saintes Pharaïlde, Aldegonde, Brigit-

te, pour ne citer que les plus oubliés et n'était-il pas bon dès lors de les sortir de l'oubli, de les remettre en lumière, de leur rendre les justes honneurs auxquels a droit leur sainte mémoire, un tribut d'hommage et de vénération ?

Chaque année, les foules héritières de la dévotion des ancêtres, continuent à se rendre en de pieux pèlerinages, aux lieux sacrés que ces Saints ont sanctifiés de leur présence, ou aux sanctuaires qui leur sont dédiés pour leur rendre, avec une pompe, un faste, un appareil, que le temps ne diminue pas et en maintenant des coutumes qui pourraient paraître désuètes mais que justifie seule une foi vive et tenace, un solennel hommage d'amour et d'attachement.

Le touriste lui-même, curieux par nature, toujours à la recherche du nouveau et de l'inconnu, aura intérêt à ne pas toujours aller au loin chercher les émotions fortes et les sensations neuves : il découvrira au passage de ces processions, riches en couleurs et en lumière dont le livre de MM. Tock et Schroeder donne le détail, un coin peut-être inconnu du pays et plus qu'un horizon, plus qu'un site enchanteur, mieux qu'un paysage de rêve, il verra passer alors l'âme même du pays. »

Prix : Edition ordinaire : 65 frs - Edition de luxe : 150 frs. - 216 pages - 6 illustrations. - Virement ou versement au C.C.P. n° 2354.30 de M. P. Schroeder, 25, rue Fraikin, Bruxelles. Tirage limité.

Auberges nouvelles.

En février, ouverture d'une Auberge de Jeunesse Wallonne à Bruxelles, 20, rue Dupont (5^{me} rue à droite dans la rue de Brabant, en venant de la place Rogier).

Concours de Nouvelles

organisé par les revues du Royal Touring Club de Belgique.

1. A l'occasion des fêtes en 1955, du soixantième anniversaire du Royal Touring Club de Belgique, les revues de langues française et néerlandaise publiées par l'association, organisent, sous son patronage et son contrôle, un concours de nouvelles littéraires (dans les deux langues nationales) consa-

crées à des sujets touristiques choisis obligatoirement en Belgique.

2. Pour y participer, les concurrents doivent être Belges (de naissance, par naturalisation ou par mariage) et doivent avoir leur domicile légal en Belgique.

3. Les nouvelles écrites dans la langue française et les nouvelles écrites dans la langue néerlandaise font l'objet de deux catégories distinctes, chacune dotée de 20.000 frs de prix répartis comme suit :

1 ^{er} prix :	10.000 francs
2 ^e prix :	5.000 francs
3 ^e prix :	3.000 francs
4 ^e et 5 ^e prix :	1.000 francs

Les meilleures des nouvelles primées seront éventuellement publiées dans une des publications du R.T.C.B.

4. Les manuscrits, dont la longueur ne pourra excéder 300 lignes dactylographiées mais qui doivent avoir un minimum de 250 lignes, seront envoyés avant le 7 mars 1955 à l'adresse suivante : R.T.C.B. - Secrét. de Concours de Nouvelles, 44, rue de la Loi, Bruxelles.

5. Les manuscrits doivent porter, en guise de signature, une devise qui sera reportée sur une enveloppe jointe. L'enveloppe fermée contiendra les nom, prénoms, profession, domicile, date de naissance, n° de la carte d'identité de l'auteur.

6. Le 7 mars passé, les manuscrits français seront jugés par un jury de cinq membres composé de MM. :

Arthur Haulot, Comm. gén. au Tourisme, directeur de la « Tribune des Poètes », président de l'Union belge des Ecrivains du Tourisme;

Alex Pasquier, avocat près la Cour d'Appel, président de l'Assoc. des Ecrivains Belges;

Henri Liebrecht, de l'Académie Royale de Langue et Littérature françaises;

Daniel Van Damme, conservateur de la Maison d'Erasme, président de la Comm. des Monuments et Sites du R.T.C.B.;

Walter Fostier, directeur-rédacteur en chef de « Reflets du Tourisme » et de la revue « Royal Touring Club de Belgique (langue française) »

Jean MOGIN, homme de lettres et chef des émissions littéraires de l'I.N.R.

De même, les manuscrits néerlandais seront-ils jugés par MM. :

Fred Clijmans, homme de lettres, rédacteur en chef de la Revue du R.T.C.B. (langue néerlandaise);

Raymond Brulez, homme de lettres, directeur des émissions parlées flamandes de l'I.N.R.;

Frans SMITS, homme de lettres; Pieter G. Buckinx, homme de lettres;

Raph Alofs, vice-président de l'Union belge des Ecrivains du Tourisme, directeur des services techniques du R.T.C.B.

Ces deux jurys seront présidés en titre par M. Eric Legrand, président du R.T.C.B. Leurs décisions seront sans appel.

7. Les concurrents seront avisés des résultats du concours par lettre personnelle, par la voie de la presse et par la radio.

8. La remise des prix fera l'objet d'une manifestation particulière dont la date sera fixée ultérieurement.

9. Le concours a été ouvert dès la publication de ce règlement. Il sera clôturé irrémédiablement le lundi 7 mars 1955 à minuit.

Croquis bruxellois.

Mlle Rosa Hardouin, membre de la Fédération Touristique du Brabant nous a adressé quelques pages d'un livre qu'elle compte faire paraître dans la suite. Ce sont des croquis bruxellois écrits d'une plume alerte. Nous pensons qu'ils intéresseront nos lecteurs, aussi les publions-nous bien volontiers.

AU PAYS DE LA SCHOLLE

Ici, la Scholle est souveraine. Son pouvoir de fascination est étrange et puissant.

Si forte que soit votre volonté, vous n'échapperez pas à son emprise insidieuse et sournoise.

Nulle publicité tapageuse, ni panonceau lumineux, ni haut-parleur tonitruant ne vous l'annoncera.

Seul un doux balancement de drapelets gris et raides aux charrettes de

la place de la Chapelle indique la frontière de ce royaume particulier. L'œil amusé suit, d'abord indifférent, puis intrigué, les tressautements de ces poissons secs, décapités et vidés qui s'agitent dans le vent.

Leur forme large et plate semble faite exprès pour l'amusement d'Eole.

Le regard s'y accroche, s'en divertit et bientôt ne peut plus s'en détacher. L'étrange pouvoir commence son attraction.

Pourtant la couleur grise de la Scholle fendue d'une longue plaie blanche et exangue n'a rien de si captivant en soi.

Mais bientôt, la fête commence pour le nez.

C'est d'abord un léger parfum, vague et subtil qui vient à petites bouffées. Mis en éveil, on cherche à identifier ces effluves après aux reminiscences familières... ils se précisent enfin : les embruns marins !

Aussitôt des visions de vacances se mettent à danser autour de vous leur joyeuse sarabande. La mer irisée, les oyats courbés sous le vent, les dunes mouvantes et les crevettes savoureuses sont ici.

Et la magie continue.

Un déclanchement tout intérieur fait monter l'eau à la bouche.

Dès lors, vous êtes bel et bien pris au piège.

Impossible d'échapper à la puissance d'évocation de la scholle, ni à l'impérieux besoin qu'elle vient d'allumer.

Conscient de coupable faiblesse, après avoir coulé un regard inquiet autour de vous, il faut céder à l'irrésistible tentation.

La charrette vous attire invinciblement.

La marchande toute rondelette, blâsée d'un succès séculaire, sûre de son pouvoir, ne daigne même pas vous regarder.

Elle sait que le moindre effort de sa part est superflu, elle sait que c'est une scholle qu'il vous faut.

Votre enquête sur les prix de cette paradisiaque promesse est un peu bredouillante, qu'à cela ne tienne ! L'objet de vos désirs est déjà prêt, enroulé dans quelque lambeau de presse quotidienne et surannée.

Nanti de ce « Sésame-ouvre-toi », vous entrez dans un de ces nombreux « cavités » de la rue Haute et vous commandez une « gueuze ».

A présent, c'en est fait, le cercle magique se referme sur vous : la scholle découpée en languettes et dûment mâchonnée vous donne soif et la bière vous donne envie de scholle.

Vous n'en sortirez plus, vous êtes envoûté.

La puissance de la scholle est telle qu'elle transformera votre vision des êtres et des choses.

Là, où, une heure avant, il y avait des gosses débraillés, hardis et turbulents, vous ne voyez plus que des « ketjes » pleins de fantaisie et de truculente joyuseté.

Là où il y avait une humanité disgraciée, vous voyez des êtres hardis, sûrs d'eux-mêmes, d'une faconde et d'un naturel à nul autre pareils.

C'est avec des yeux neufs que vous parcourrez ce royaume de la scholle.

Il s'étend de la Place de la Chapelle à la Porte de Hal. Un long ruban sinueux s'ouvre comme une fourche : rue Haute, rue Blaes.

Des ruelles les relient, des impasses les prolongent à droite jusqu'à la nette coupure de la jonction, à gauche jusqu'au mastodonte Justice.

C'est là.

C'est là que depuis des siècles, les plies ou les orphies sont salées et séchées dans le vent et le soleil qui se jouent autour de la plus vieille église de Bruxelles.

C'est là que vous rencontrerez Fintje ou Treeske, Liske et Tichke, Bolleke, Netje Krolle ou Lanieke.

Chacun et chacune vous fera ses confidences tantôt gaies, tantôt tristes, mais toujours chargées d'un tel potentiel de vie que les succulentes promesses de la scholle vous paraîtront fades aussitôt.

Dans ce Pays de la Scholle, on pleure, on rit, on joue, on se débrouille, on connaît de graves démêlés, d'heureux dénouements, d'amusantes pirouettes.

Les dures réalités de l'existence n'abattent jamais le sens de la « Zwanze » d'un peuple naturellement joyeux et porté... sur la bouche.

Les affaires de cœur y ont droit de

priorité car il est de notoriété qu'« avoir bon cœur » efface bien des travers et lave beaucoup de fautes.

Manger de la scholle et boire de la gueuze c'est communier avec un peuple unique, fier, courageux et digne d'intérêt. On vous le décrira paillard

EXCURSIONS

Excursions pédestres dominicales de « PEGASE ».

(faites en janvier et données à titre documentaire).

- 1) R.V. Gare du Nord. Billet Essene-Lombeek A.R. Kley, Catterm, Le-deberg. (pique-nique): retour par les hauteurs de la rive droite de la Dendre. 18 km. Prix du billet A.R. 52 frs.
- 2) Réunion terminus tram 7 à Grand-Bigard. Départ vers Tenbroeck, Capelle-St-Ulrick, Ophalfen, Westhoek, Bodegem-St-Martin (pique-nique); Zibbeek, Begijnborre, Itterbeek, Anderlecht : 15 km.
- 3) Réunion au cimetière de Bruxelles (terminus tram 76). Départ vers Rymelgem, Trois-Tilleuls, Diegem, Machelen, place de l'Eglise, Floor-Dambos, Peutie, Houtem, Vilvorde. Environ 15 km.
- 4) Réunion Kapelleveld (terminus tram 27). Départ vers Stockel, route gouvernementale, Quatre-Bras, Bois des Capucins, Tervuren (pique-nique à la Place), Vossem, Bois de Moorsel, Hogen-Bos, Sterrebeek, Crainem. 20 km.
- 5) Réunion porte de Ninove (trams 15, 35, 76). Départ vers Dilbeek en vicinal (dépot), Itterbeek, Pede-Ste-Anne, Pede-Ste-Gertrude, Kwadegem, Gaesbeek. Repas à la laiterie près du Baillage, Berchem-St-Laurent, Audenaeken, Vallée de la Zuen, Leeuw-St-Pierre, retour en vicinal : 15 km.
- 6) Réunion terminus tram 9 à Uccle-Calevoet, Linkebeek, ferme Schavye, Cleetbos, Alsemberg, Meigemheide (pique-nique), Laarheide, Nering, Beersel, Dachelenberg, Drogenbos, 14 km.

Promenades de la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes : février.

6 Départ 10 h. 30 Auderghem, Boulevard du Souverain, Rouge-Clo-

et buveur, roublard et querelleur parce qu'il ignore toute feinte et ne déguise jamais ses sentiments. Il est nature et c'est tout.

Ses élans viennent du cœur, profondément humain, ses gestes sont directs, son sens de la justice intact...

PROMENADES

tre, Drèves des Deux Barrières et des Charmes, Notre-Dame-au-Bois (repas), Drève de la Vénerie, Quatre-Bras, Stockel. Pilote : M. Bernaerts.

10 Idem - Pilote : Mme Van den Brugge.

13 Départ 10 h. 30, place Wiener à Boitsfort, Etang du Moulin, Vuylbeek, Fonds des Bouleaux et St-Michel, Espinette Centrale, repas (Au Nouveau Chalet), Hollebeek, Verwinkkel, Fort Jaco. Pilote : Mlle Lecloux.

17 Idem - Pilote : Mme Van den Brugge.

20 Départ 10 h. 30, Hippodrome de Boitsfort, Drève du Comte, Chemin des Tumuli, Drève des Quatre Frènes, Arboretum, Groenendael, repas Café de l'Hippodrome, Hazendael, Fond des Guns, Chemin du Moulin, Drèves des Mésanges et de Welriekende, Boitsfort. Pilote : M. Bernaerts.

24 Idem - Pilote : Mme Van den Brugge.

27 Départ 10 h. 30 place Wiener à Boitsfort, Drève de Welriekende, Sentiers des Merles et de la Pépinière, Drève des Bonniers, Grasdelle, Petite Espinette (repas), Holleken, Linkebeek, Uccle-Calevoet. Pilote : Mlle Lecloux.

3 mars Idem - Pilote Mme Van den Brugge.

LES AMIS DE LA NATURE Section de Bruxelles.

Dimanche 6 février.

Excursion à la Forêt de Soignes. R.V. Auderghem-Forêt à 9 h. 45.

Dimanche 13 février :

Excursion : IJzer, Huldenberg, Rhode-Ste-Agathe, Neerijssche. R.V. gare Tervuren, 9 h. 45.

Jetez un regard sur les tableaux de Breughel, l'illustre enfant de ce bon peuple qui garde encore sa maison, rue Haute, puis regardez le vivre, vous le comprendrez, si vous allez chez lui, non en spectateur, mais en commensal.
Rosa HARDOUIN.

ITINÉRAIRES

Dimanche 20 février :

Excursion à Niderand, Braine-le-Château, Quarante-Bonniers, Colipain, Alsemberg. R.V. place Rouppe, à 9 h.

Samedi 26 et dimanche 27 février :

Week-end à l'Auberge de Ronquières. Le dimanche excursion vers Nivelles. Départs libres.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE FEVRIER

BRUXELLES 13 : Au Palais du Centenaire au Heysel : Salon des Machines Agricoles - Salon de l'Aviculture (au 20 février).
19 Au Théâtre de la Monnaie : Bal paré et travesti.

JETTE 26 février au 12 mars : Exposition de peinture « Jecta » par la Commission des Beaux Arts.

DIEST 23 : Grande Foire aux Chevaux et Foire commerciale.

LOUVAIN 2 : Fête patronale de l'Université - Messe solennelle en l'église Saint-Pierre à 10 h. - Cortège.

13 : « Pottekensmarkt » - Traditionnelle Kermesse Folklorique à l'occasion du pèlerinage à Sainte-Apolline.

NIVELLES 27 : 55° Cortège carnavalesque - sortie des géants.

TIRLEMONT 22 : Cortège carnavalesque (à 14 h.) (port du masque autorisé).

Travaux routiers

Route n° 9 : Bruxelles-Ninove.

Travaux entre Bruxelles et Dilbeek. Circulation à sens unique de Bruxelles vers Ninove par la route n° 9. Dans le sens Ninove-Bruxelles, détournement à partir d'Itterbeek, par la chaussée d'Itterbeek.



Auberge de la Jeunesse

DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL
DU BRABANT

à

HUIZINGEN

dans un domaine de 90 Ha.
ACCESSIBLE TOUTE L'ANNEE

Tél. : 56.54.03

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

77-79, rue du Lombard, BRUXELLES

Bureaux ouverts
de 9 à 17 h.

Bureau de
renseignements.

Bibliothèque.

TEL. : 12.59.01

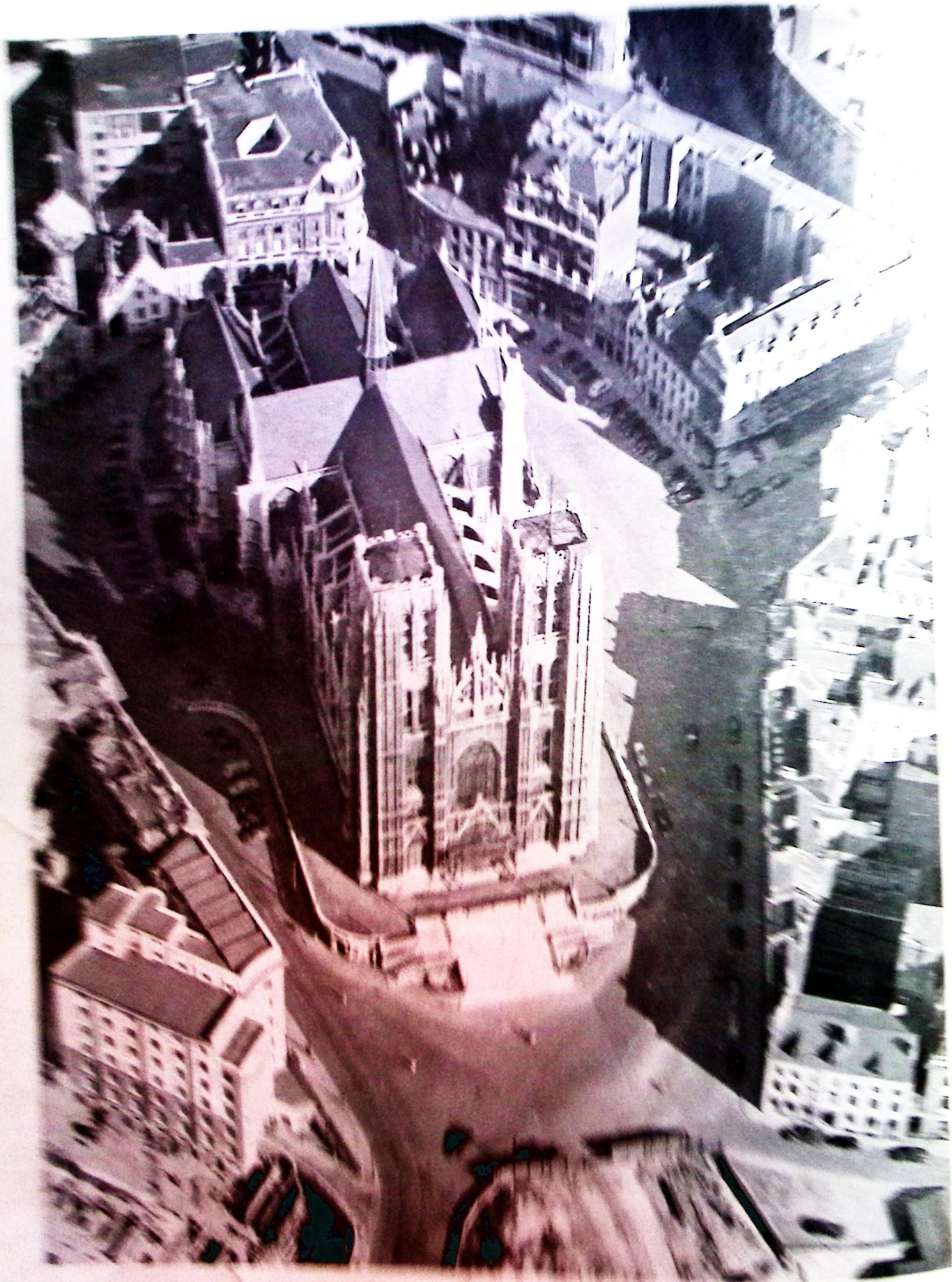


FAITES-VOUS
MEMBRE!

Cotisation :
25 frs minimum.

C. C. P. : 585 776

← Nouvelle série n° 11 (71). Cliché de la couverture : Musée Communal de Bruxelles. Retable de Saluce, début XVI^e s. Présentation de l'enfant Jésus au Temple.



BRUXELLES - Cathédrale de la Sainte-Église de la ville
(1870-1875) photo ancienne (Paris)

Plus d'informations sur ce site de la patrimoine architectural sur le net